

Oasis
Le monde contre eux
Oasis, Corée du Sud 2002, 132 minutes

Simon Beaulieu

Number 234, November–December 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, S. (2004). Review of [Oasis : le monde contre eux / *Oasis*, Corée du Sud 2002, 132 minutes]. *Séquences*, (234), 48–48.



Une réalisation parfois impudique

OASIS

Le monde contre eux

Depuis quelques années, le cinéma coréen semble connaître un renouveau. Avec la tenue exemplaire de quelques cinéastes à l'échelle internationale, et ce, tant du point de vue de la critique que du public, on parle à qui veut bien l'entendre d'une nouvelle vague coréenne. Ne formant ni une école ni un groupe homogène, rassemblé sous une même et unique bannière, les Chang dong Lee, Hong Sang-Soo (*La femme est l'avenir de l'homme*, présenté à Cannes en 2004) et Kim Ki-duk (*Printemps, été, automne, hiver et... printemps*) ont toutefois, chacun à leur façon, fait le pari de parler de la réalité de leur pays. Il n'y a donc personne en uniforme, pas de formule facile et, surtout, pas d'épithète fumante, seulement des cinéastes qui ont décidé de faire des films, simplement, sur eux-mêmes.

Écrivain devenu cinéaste et, de 2003 à 2004, ministre de la Culture de la Corée du Sud, Chang dong Lee est, par la dureté et l'intransigeance du regard qu'il porte sur ces contemporains, probablement le cinéaste le plus enragé du groupe. Son dernier film, *Oasis*, est une véritable gifle balancée à la gueule du monde (et pas uniquement coréen), un miroir fort peu réjouissant abruptement tendu (comme un révélateur) où se reconnaître mène irrémédiablement à la nausée. À l'instar de son film précédent, *Peppermint Candy*, qui racontait à rebours le suicide d'un homme anéanti dans les bouleversements qui ont ébranlé sa société, Chang dong Lee marque, dès le départ, sa cible au fer rouge et lui tombe lourdement sur le dos. Ici, c'est l'hostilité et l'insensibilité du monde face aux marginaux qui sont pointées du doigt. On suit l'histoire d'amour impossible d'un déficient intellectuel pour une handicapée physique et surtout la réaction, quasi congénitale, de leur milieu, incapable d'envisager une telle relation.

Nous ne sommes pas réellement devant une allégorie politique (quoiqu'une lecture symbolique ne serait pas impossible), pas plus que devant un réquisitoire contre la difficulté de vivre dans la société coréenne, mais bien devant un cri (inévitavelmente universel) de quelques exclus dont la vie ne cadre tout simplement pas avec l'idée étouffante que la majorité leur a imposée de ce que doit être la vie. Le message est clair et la logique abominablement concrète du respect des conventions frappe comme un coup de matraque : il n'y a pas de place pour ceux qui échappent aux standards; pire, l'amour, aussi pur soit-il, même s'il est investi d'une ferveur bouillonnante, dans ce contexte, vécu par ce type d'individu (les handicapés, les déficients mentaux...), est inconcevable, voire criminel (quand on découvrira le couple en plein ébat sexuel, on pensera immédiatement à un viol, séparant aussitôt les deux amants et conduisant le garçon en prison). Les genoux et tout le reste finiront par flancher, donc, pour ceux qui ne ressemblent pas à tous les autres et l'hégémonie faussement unificatrice de la normalité et de l'ordre social continuera de rouler bien rondement.

La réalisation crue et sensible, parfois même impudique, de Chang dong Lee (qui montre souvent ce qu'on préférerait peut-être ne pas voir) est diablement astucieuse et efficace, confrontant directement le spectateur à ce qui pourrait d'abord être considéré comme une forme de sensationnalisme. On aura tôt fait de comprendre qu'il n'en est rien et que ce qui pourrait sembler être un appétit forcé pour le fait divers ou l'anecdote n'est en fait qu'une volonté beaucoup plus significative et humaniste de montrer la différence sans cligner des yeux et en évitant surtout de la juger. La notion de sensationnalisme apparaît donc seulement en fonction du rapport que le spectateur entretient à l'habitude avec ce type de représentation (souvent envisagée dans les médias comme une forme de spectacle et non pas comme une célébration réelle de la différence, qui enrichit la perception de la réalité). Celui-ci se retrouve donc confronté à ses propres préjugés (s'il y a lieu), placé devant des choses qu'il a rarement vues, ou plutôt qui lui ont rarement été montrées, devenant finalement le témoin d'une sorte de philosophie de l'impudeur qui scande tout haut le droit de tous à se faire sa petite histoire d'amour (et à vivre sa vie) à sa façon.

Et on restera ému longtemps devant la beauté de cette finale, variation tordue de la scène du balcon dans *Roméo et Juliette*, où les deux protagonistes apparaissent comme une sorte de commando insolite de rebelles qui s'ignorent et qui luttent (involontairement) avec leur amour, secret comme un trésor (ou comme un oasis justement), contre l'absence de sensibilité et de profondeur du monde.

Simon Beaulieu

■ Corée du Sud 2002, 132 minutes — Réal. : Chang-dong Lee — Scén. : Chang dong-Lee — Image : Yeong-taek Choi — Mont. : Hyun Kim — Mus. : Jae-jin Lee — Son. : Seung-cheol Lee — Dir. Art. : Jum-hee Shin — Cos. : Sun-young Cha — Int. : So-ri Moon (Gong-ju Han), Nae-sang Ahn (Jong-Il Hong), Seung-wan Ryoo (Jong-Sae Hong), Kwi-Jung Chu (femme de Jong-Sae), Jingu Kim (monsieur Hong), Byung-ho Son (Sang-Shik Han), Ga-hyun Yun (la femme Sang-Shik), Myung-shin Park (la voisine), Kyung-geun Park (le mari de la voisine), Dae-gwan Han (détective), Jin-seob Han (détective) — Prod. : Min-cheul Cho, Jeon Jay, Gye-nam Myeong — Contact : Lifesize Entertainment